

Opaline May

# Un amour de tribu

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Opaline May , Mars 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*à mes enfants aussi aimants qu'aimés,  
à mon mari pour toujours,  
à mon père si essentiel à ma vie,  
à ma mère que j'aime,  
à mon frère avec qui je continue de rire,  
à mon immense famille que j'affectionne,  
à mes amis si précieux,  
à mes chers élèves,*

## **Première partie**

## 1.

Quelques soubresauts d'une vie qui s'échappe, une mare dans laquelle git un corps autrefois agile, des traces d'une lutte dont on savait dès le départ qu'elle serait inégale. C'est le récit d'une violence ordinaire, celle que nous avalons sans discernement en allumant le téléviseur, celle que nos enfants regardent comme mon frère et moi regardions avec émotion « *La Petite Maison dans la prairie* » ou « *Titi et Gros minet* ».

Bien entendu, l'enquête devra être menée avec célérité pour débusquer l'immonde assassin mais vraiment, vous pouvez immédiatement vous détendre car ce n'est pas un policier dont vous parcourez les premières lignes hésitantes. C'est une simple

histoire de vie, une quête assurément mais pas celle que vous imaginiez peut-être.

Archi 4. C'était notre combattant, le quatrième de la dynastie Archi dont le premier du nom avait été baptisé sans l'ombre d'une hésitation par mon plus jeune fils. Ce poisson aux doux reflets bleutés gisait au sol, éjecté de son bocal, triste victime de notre félin fort domestique.

Véritable Gaston de la maladresse, il n'était pas même certain que notre chatte eût voulu réellement le pêcher. Rescapée de la SPA, nous avons adopté cette boule de poils depuis plus de dix ans. Moi qui n'étais pas habituée à l'indépendance frustrante des chats, j'eus la chance d'avoir recueilli Groseille dont l'attitude serait finalement celle d'un chien tant elle me suivait partout.

La comparaison canine s'arrêtait à l'heure de la sieste mais reprenait quand elle partait dans la neige, étonnée de cette blanche fraîcheur sous les coussinets. Devenue la reine de la maison, elle avait rapidement su

asseoir ses prérogatives, le tout en douceur, avec de rares miaulements de désappointement ou d'indignation. Tu clignes des yeux, je cligne des yeux : tu es mon amie. Tu me lèches, tu me protèges. J'avais fini par apprendre la base du langage des matous.

Pourtant, sa carlingue était bien froissée, elle dont les premiers mois se passèrent dans sa première maison, terrorisée par ce détritrus humain qui la battait. Elle avait mis bien du temps à accepter des présences étrangères, terrorisée par les voix masculines.

Peut-être aurait-elle pu être contrariée aussi par des questions indécicates. *Elle attend des petits ?* Comment peut-on poser une question pareille sans risquer un tsunami intergalactique ? *Rentre sous terre, misérable !* comme me le disait avec humour mon professeur de grec en me tendant une copie qu'à tort j'imaginai catastrophique.

*Tu attends un bébé ?* Pour ma part, voilà bien une question que je m'interdis de poser

tant j'ai peur d'entendre la réponse « Non » et de remuer le couteau dans une plaie bien vive.

Et notre chatte Groseille n'attendait pas de petits ou elle les attendait depuis si longtemps qu'ils avaient dû passer par la muraille de Chine avant de revenir dans notre belle Normandie. Mais non, elle était simplement enveloppée. Nous l'affublions d'un surnom ridicule, Louloute, mais notre ami Bart, pour qui la maigreur est un critère de beauté, l'appelait Lou-loutre et on ne peut pas vraiment lui en vouloir.

Finalement son obésité soupçonnée se révéla n'être que très relative puis quasi-inexistante après un changement d'alimentation : sa poche primordiale subsista, non comme la démonstration de son surpoids, mais pour rappeler qu'éventuellement, sa félinité pouvait se réveiller en cas d'attaque d'un ennemi mal embouché. Certains humains sont aussi dotés

de cette poche primordiale mais l'explication en est moins glorieuse.

Les questions indiscrètes, les remarques déplacées, que de souvenirs pour chacun d'entre nous ! *C'est un garçon ou une fille ?* Tant que ce n'est pas un arrosoir, j'en serai ravie ! Voire soulagée ! Non, vous ne saurez pas si c'est un garçon ou une fille car Pierre et moi n'avions jamais voulu le savoir, ce qui nous tenait à cœur malgré un léger regret au moment de trouver, non pas un prénom mais deux prénoms.

Notre aîné porta pendant toute ma grossesse le doux nom de « Petite noix », tout simplement en rapport avec sa taille lors de la première échographie. Il faillit d'ailleurs conserver ce sobriquet car son père et moi n'avions aucune idée pour le prénom masculin et nous n'étions pas d'accord si c'était une demoiselle. La « petite noix » naquit avec retard, fit même demi-tour dans mon ventre alors qu'elle était engagée pour

naître, nous accordant ainsi un peu de répit pour être prêts dix jours plus tard.

*Alors, à quand le deuxième ?* Combien de femmes ont eu le cœur broyé en entendant cette incroyable intrusion dans la vie intime ? « C'est psychologique madame », me disait le médecin de la mission gabonaise, en croyant me rassurer, lui à qui j'avais confié ma difficulté pour être de nouveau enceinte. Impossible de réaliser notre rêve, celui d'une famille avec trois enfants ! Finalement, les examens plus approfondis dès notre retour en France révélèrent qu'étonnamment, la conception de notre deuxième enfant ne serait possible qu'avec un peu d'aide chimique.

Pierre était d'ailleurs effrayé à l'idée que notre deuxième enfant ne fût double. Des jumeaux, oh non ! c'était trop tant notre aîné était remuant. Mais non, un garçon, puis une fille, le choix du roi paraît-il. Comment avais-je réussi à ne pas m'esclaffer quand une voisine, venue jouer aux rois mages

devant ma princesse, me dit d'un ton doucereux : « Oh ! vous avez bien fait de faire un garçon et une fille ». Je n'avais pas commenté cette remarque bienveillante car il eût été sans doute mal vu de dévoiler que nous n'avions coché aucune case, ni fait de régime particulier, ni prié une quelconque divinité, ni longuement réfléchi pour programmer que notre premier petit d'homme serait un géant et qu'il serait l'aîné d'une frangine puis d'un frérot.

À chaque naissance, certains se pensent obligés de faire preuve de spiritualité ou d'une observation génétique. À la naissance de Jason, une collègue me fit remarquer ses oreilles d'intellectuel. Pierre et moi nous étions très vite penchés sur le berceau pour comparer les nôtres sans réussir à définir une filiation bien claire. Cette ressemblance, combien de fois me l'a-t-on fait remarquer avec mon père !

## 2.

*« Un petit Papa  
Comme il n'y en a pas  
C'est le mien, c'est le mien !  
Vive mon Papa ! »*

À l'époque des couettes en version Sheila, des chaussettes remontées jusqu'au bas du genou comme le voulait la mode de ces années 70, ce fut l'un de mes cadeaux pour la fête des pères. J'avais appris cette chanson à l'école et je la chantai ce dimanche-là, avec un amour d'une sincère intensité, le sourire jusqu'aux oreilles, les sourcils relevés pour plus de ferveur. Jamais elle ne s'est échappée de ma mémoire que je trouve pourtant si défaillante aujourd'hui. Je revois le regard de mon père, ému, bien sincèrement.

« *Petit Papa* », pas vraiment : 1,75 m. Pour les pieds peut-être car ses petits-enfants s'étonnèrent toujours de leur petitesse en voulant emprunter ses bottes à l'entrée du jardin. L'essentiel étant d'avoir les pieds qui touchent à terre, comme le répète souvent mon mari, mon père n'est donc ni grand ni petit. Mais pendant de nombreuses années, j'ai levé les yeux pour le regarder, l'écouter, l'aimer.

« *Comme il n'y en a pas* ». Je le pensais unique, il ne l'était pas. Je le pensais exceptionnel, il ne l'était pas. Mais je ne veux jamais oublier ce temps où le nom de mon père, adjoint dans la ville où je grandissais, provoquait chez bon nombre de personnes un dodelinement de la tête que j'avais toujours interprété comme synonyme d'admiration.

Alors, en remontant tout doucement la rue que dominait la majestueuse cathédrale, il saluait à gauche et à droite ses concitoyens, levait une main amicale pendant que je

l'encourageais tout de même à appuyer sur la pédale de droite pour m'éviter un retard à l'école.

Il n'avait jamais brigué de folles places dans les hautes sphères politiques, reconnaissant avec humilité que ce n'était pas pour lui. Plus tard, avec une émotion qui se lisait dans ses yeux embués de larmes, il reçut des mains de son prédécesseur, M. Choumard, l'énorme clé de la cité. Il venait de franchir l'ultime marche de l'élection municipale, dans cette petite ville normande qui m'avait vue grandir. Il était devenu maire.

Son charme avait conquis le cœur de ma mère : ce jeune homme volubile et coquet était un enseignant enthousiaste, à l'humour facile. Une double casquette étonnante lui faisait enseigner le français et les mathématiques aux plus jeunes collégiens d'un établissement privé.

La gent féminine frémissait devant son sourire enjôleur. Ses cheveux blancs depuis

ses trente ans accentuaient son pouvoir de séduction, et il savait en jouer, paradant tel un paon.

Sportif, il aimait surtout le ballon rond et la petite balle jaune. Seule la natation était un défi difficilement surmontable, malgré les cours particuliers qu'il prit tardivement.

Je l'accompagnais partout, sur les terrains de football, emmitouflée dans un manteau rouge choisi dans l'unique magasin de vêtements de la ville. Sur les terrains de tennis, j'avais le rôle adapté à mes compétences : ramasseuse de balles. Certes, mes parents avaient envisagé de me voir aller au-delà, nous offrant, à mon frère et moi, des cours particuliers. Mon frère suivit les traces de mon père, du moins sur le plan sportif, en choisissant les mêmes activités, et je fis de mon mieux pour l'encourager.

Cadet d'une fratrie de huit enfants, mon père était, depuis sa naissance, adulé de ses trois grandes sœurs. Ses étonnantes longues boucles blondes faisaient craquer ses aînées

lorsqu'il n'était qu'un bambin. Le portrait de mon père avec cette allure fort féminine m'avait toujours étonnée mais c'était une tradition dans les campagnes de l'époque que de laisser pousser les cheveux du blondinet pour les couper lorsqu'on estimait que l'âge de grandir était arrivé.

Sa coupe courte, masculine et finalement brune n'empêcha jamais mon père d'être encore élevé avec vénération en tant que *redot*<sup>1</sup> de la fratrie. Son frère aîné l'effrayait davantage : quand mon oncle étudiant en médecine rentrait à la maison, mon père se réfugiait sous son lit, étonné de cet adulte dont l'autorité et la différence d'âge lui imposaient le silence.

Cet écart de vingt ans entre les deux frères fit que mon père eut plusieurs neveux et nièces du même âge que lui. C'était surprenant mais compréhensible dans une famille de ces années après-guerre.

---

<sup>1</sup> Dernier enfant de la famille, dans le patois normand

### 3.

La puce qui saute, la croûte, les piliers, les thermes, la Martinière, autant de noms familiers, autant d'énigmes lexicales que je cherchais à résoudre en arpentant ces rues. En sortant de mon cours de musique, j'éprouvais un vif soulagement car apprendre l'orgue, un instrument choisi par mon père, avec un professeur aussi rébarbatif que ses partitions religieuses, c'était une véritable corvée. La fin de ma journée me réjouissait : je retrouvais mon père au stade où il entraînait les jeunes poussins de l'école de football. Pour le rejoindre, je traversais la ville, privilégiant les distances les plus courtes, gravissant la ruelle où je cherchais l'insecte gratteur.

Plus tard, j'apprendrai avec une nostalgique déception que cette puce n'était

vraiment pas celle que je croyais, mais le nom d'un groupe d'artistes locaux. Ma fibre littéraire aurait pu s'en extasier mais la simple évocation de la puce me faisait penser que j'étais attaquée par cette vile engeance à pattes et la tête me grattait.

Sillonner la ville dans ses moindres recoins, je le fis toute ma jeunesse. Je partais à pied de la maison ou à vélo avec l'autorisation parentale sans laquelle il ne me serait pas venu à l'esprit de faire quoi que ce fût. Papa disait toujours oui, Maman disait rarement oui. Alors ma stratégie pour un peu de liberté était celle de l'acquiescement paternel. Je me morfondais tant à la maison malgré la présence de mon frère que chaque occasion de sortir était bienvenue. J'avais beau avaler des collections de livres, être devenue une vraie tintinophile, tricoter à vive allure, j'attendais avec impatience de pouvoir échapper au sinistre ennui.

Je descendais à vélo la rue de Mérida aux consonances espagnoles, témoignage d'un

jumelage municipal. Les collines de Coséville étaient pour moi un défi sportif mais je pédalais vivement et arrivais à destination, les joues fraîches et rougies, avec un sentiment mêlé de plaisir et de honte à l'idée qu'on pût me voir aussi essoufflée et si peu douée.

Certes, ces petites distances n'étaient pas insurmontables mais je préférais encore celles que je parcourais à côté de mon père et de mon frère sur la route qui nous conduisait jusque chez nos grands-parents. Et là, c'était une tout autre affaire car il fallait suivre le rythme paternel, gravir des monts normands dont l'ascension était bien raide pour moi, même si j'ai conscience que Bernard Hinault se serait esclaffé en voyant mes grimaces quand lui avalait les kilomètres en danseuse sans tutu.

Mon jeune frère pédalait vivement, la casquette vissée sur la tête, fonçant en sportif qu'il était. Mon père, fier de sa progéniture, veillait sur sa sécurité. Il n'était pas sans

m'encourager et je n'éprouvais pas l'ombre d'un sentiment de jalousie. Il faut dire qu'ils étaient les deux êtres que j'admirais le plus et je devais reconnaître que mon frerot avait plus d'allure et d'endurance que moi.

De six ans mon cadet, Paul avait hérité des yeux en amande de ma mère et du sourire charmeur de mon père. Il était né le jour du mariage de mon plus jeune oncle, Yvon, en pleine tempête de neige. Devenir grande sœur était un tel bonheur pour moi qui attendais avec impatience de ne plus être fille unique.

Mon père lui apprit avec enthousiasme à taper dans le ballon, à enfourcher son vélo, à se servir d'une raquette. C'est vrai qu'un jour, sur le chemin particulièrement pentu qui menait chez mes grands-parents paternels, il réalisa un magnifique soleil avec les rayons de son petit vélo. Néanmoins, toutes ces dernières années, il se révéla beaucoup plus sportif que sa sœur, ce qui finalement n'est pas un exploit en soi.

Certes, je suivais avec passion les performances des sportifs de ces années-là : avec chauvinisme, je préférais Thévenet à Eddy Merckx, Christian Lopez à Pelé. C'est vrai que j'aimais le sport pour ses hautes performances et son état d'esprit. Je faisais de mon mieux, avec une ténacité sans faille, accordant au sport un réel intérêt mais cet amour n'était décidément pas réciproque.

L'école de football était devenue la fierté de mon père qui s'y investissait tout autant que notre famille. Les dirigeants de ces équipes prônaient un football civilisé où perdre n'était pas un souci tant que chacun avait fait de son mieux, dans le respect de l'adversaire. Les braillards et hargneux étaient vite remis en place. C'est dans ce club d'amis que je connus des moments heureux auprès de gens dévoués dont la bonne humeur me réchauffait malgré le froid qui nous congelait sur le bord des terrains.

Je me résolus rapidement à devenir experte ès accompagnement, avec une grande

ferveur, même si je dus tout de même pratiquer du sport pendant ma scolarité. Ces souvenirs-là me font sourire aujourd'hui après avoir été le sujet de grands complexes.

J'aurais pu prendre goût à la randonnée et apprécier de marcher. Pendant les vacances d'été, nos parents nous emmenaient dans les Alpes. Chaque jour était synonyme de longues marches. Pendant deux semaines, avec nos lourdes chaussures, nos périple à pied nous emportaient de lacs en lacs, à la rencontre des marmottes et des bouquetins, sur des chemins étroits ou sur les glaciers. Si je redoutais peu le vertige, ce dernier me saisit pourtant en marchant sur une moraine : le précipice de chaque côté de cet étroit chemin instable me pétrifia. Mon père n'eut d'autre recours que de me gifler pour me faire revenir à la réalité et me permettre d'avancer. Même si nous étions en famille, je trouvais la marche rébarbative et il me tardait d'entendre le signal du demi-tour que mon père finissait par donner. J'appréciais

davantage le moment où tous les quatre jouions à la belote ou apprenions les règles complexes du bridge.

Ma maladresse sportive était telle que lors d'un match de football familial sur la cour des grands-parents, au lieu de réceptionner brillamment le ballon en imitant Rocheteau, ma cheville se tordit et je chutai lourdement.

La douleur se fit poignard et mes cris alertèrent ma mère qui sortit de la maison : « Allez, relève-toi ! », me dit-elle d'un ton désapprobateur. Dans la famille, chochottes et fainéants ne sont pas de mise. Mon père se montra plus prudent en observant ma jambe. Celle-ci gonflant anormalement, il me prit dans ses bras, m'installa rapidement à l'arrière de la 204, notre dernière Peugeot, et nous partîmes aux urgences.

La radiographie révéla une double fracture du tibia avec déplacement. Comme le frêle péroné avait étonnamment résisté, le chirurgien annonça qu'il n'était pas nécessaire d'opérer et qu'il pourrait remettre

en place le tibia par un simple mouvement.  
Ce qu'il fit.

Le petit araponga est assurément l'oiseau le plus braillard de la planète mais il peut aller secouer son plumage ailleurs avec son cri nuptial : mon hurlement fut sans nul doute bien plus performant en termes de décibels ! Bouleversée par ma douleur, ma mère se voulut rassurante : « Tu verras, un accouchement, ça fait moins mal ». Du haut de mes treize ans, l'argument me sembla déconcertant.

Je finis l'été avec un plâtre qui me recouvrit la jambe entière. Pendant que j'usais d'aiguilles à tricoter pour calmer mes démangeaisons, mes cellules se trouvèrent fort stimulées par cette réparation osseuse et, en quelques semaines, je grandis d'autant de centimètres que j'avais d'années. Au premier essayage de pantalon, ma mère dut se résoudre à renouveler ma garde-robe somme toute limitée au nécessaire. Cet étirement

vertical aurait pu me permettre de gagner en talent sportif. Il n'en fut rien.

Dans ma quête de progrès sportifs, j'avais pourtant un avantage : celui de l'âge. Comme j'étais plus jeune que les élèves de ma classe, je bénéficiais d'aménagements qui ne me permirent cependant pas de briller.

L'épreuve que je redoutais le plus était celle du lancer de poids. Mon professeur traçait pourtant pour moi une ligne supplémentaire au sol pour que l'engin métallique, lui aussi plus léger que la norme, pût l'atteindre. Je maîtrisais la technique, semble-t-il, mais ma musculation n'avait pas l'ampleur de ma motivation. Le poids blotti au creux de mon cou prenait son envol : l'impulsion donnée ne permettait nul atterrissage dans les limites autorisées. La force de la gravité terrestre reprenait vite ses droits.

Pour les épreuves redoutées du baccalauréat, en sport du moins, j'avais choisi l'athlétisme et la natation, sans doute

par défaut. Je réussis convenablement les premières épreuves. Arriva l'ultime étape, et pas des moindres : le lancer du poids.

Il avait beaucoup plu dans la matinée. Le jury était composé de trois professeurs, l'un mesurant la distance parcourue par l'objet volant, les deux autres enregistrant les performances des candidats, assis à une petite table placée plus près de l'espace du cercle de départ que de la zone de chute.

Mon tour arriva.

Je plaçai le projectile entre le cou et l'épaule, laissant augurer une maîtrise réelle du geste. Le boulet s'envola. Il atterrit.

Je revois encore aujourd'hui le regard ébahi des membres du jury, les feuilles tachées, leurs vêtements éclaboussés. Mon poids avait atterri dans la flaque d'eau, juste devant leur table. Comment pouvaient-ils prévoir ce record du plus petit jet du monde ? J'obtins néanmoins mon baccalauréat avec mention, malgré ce handicap sportif.

#### 4.

C'est à l'ombre du tilleul sur la cour de récréation que nous jouions aux billes. Certes, ce n'était pas jugé très féminin au début des années 70 où les jeux étaient particulièrement genrés. Peu importe, les calots étaient si importants à nos yeux. C'était une telle fierté que de remporter ces précieux trophées. Ils pesaient lourd dans nos poches mais à cette époque, nous ne redoutions pas de rayer nos portables avec ces billes colorées de terre ou de verre. Certaines d'entre elles ouvraient même un œil multicolore, aussi magnifique que les cent yeux du monstrueux Argus<sup>2</sup>. Lui les

---

<sup>2</sup> Monstre de la mythologie gréco-romaine, chargé par Junon de surveiller Io, la maîtresse de Jupiter qu'il avait transformée en vache. Apollon, complice du mari infidèle, réussit à l'endormir et à libérer Io. Junon, de colère, arracha les yeux d'Argus et les colla

avait tous perdus, après avoir laissé échapper la maîtresse de Jupiter. Plus tard, je finirais moi aussi par perdre ces billes, pour les offrir à mon jeune frère.

Sur cette cour immense, nous n'étions que des filles. Nos jeux étaient animés et nos rires fusaient, sous la surveillance des maîtresses. Notre art de la tiquette permettait de nous surpasser aux billes. Puis nous partions de la terre, visant le ciel sans l'ombre d'une fusée, passant à cloche pied d'une case à l'autre de la marelle. Souvent nous préférions sauter à l'élastique ou à la corde. Comme pour tous les enfants, les minutes de chaque récréation nous semblaient trop courtes.

Mon jeu préféré était l'élastique où il suffisait d'être trois : deux filles jouaient le rôle de poteaux et l'élastique grimpait de niveau en niveau, des chevilles aux genoux, des genoux aux cuisses puis aux fesses, puis aux hanches, puis aux épaules. Je ne me souviens pas si notre talent permettait d'aller sur les plumes de son paon.

jusqu'à la hauteur de la tête mais je me souviens de la fierté reconnaissante que j'éprouvais quand ma mère entraînait dans une mercerie pour m'acheter quelques mètres d'élastique que je rapportais triomphalement à l'école le lendemain. Le soir, je m'entraînais sur notre petite cour : le poteau du grillage d'un côté et mon jeune frère de l'autre.

C'est à l'école, à l'ombre de ce tilleul, que le premier accroc de ma vie me secoua. Loin de penser que les feuilles de cet arbre si imposant pourraient un jour calmer mes angoisses sous la forme d'une tisane, je reçus comme une gifle le cri insultant de mon amie Nadège : « Tu n'as même pas ton père, toi ! » Au pied du tilleul, j'aurais pu suffoquer comme les rongeurs souvent incommodés par la poudre de ce bois. C'était insensé puisque c'est justement mon père qui viendrait nous chercher à la sortie de l'école primaire, au volant de sa voiture blanche, dès que j'aurais récupéré mon jeune frère au bout de l'étroite

ruelle qui conduisait à la section maternelle. Alors je haussai les épaules, me promettant d'attendre cette harpie au coin de la rue et de lui en coller une. Ce que je fis.

J'ignorais alors que l'imprévisible passé pouvait me réserver de terribles surprises. Certes, certains événements me semblaient bizarroïdes : étonnamment, je me souvenais du mariage de mes parents. C'était une image fugace mais claire. Pendant longtemps, je ne pus m'expliquer ce souvenir incohérent mais il est vrai que bien des sujets étaient tabous et je n'avais pas l'habitude de poser des questions sur le passé.

À qui d'ailleurs aurais-je posé cette question ? Cette image perturbait aussi l'ordre des choses qu'on m'avait inculqué : se marier puis avoir un enfant. Mon éducation catholique n'aurait pas validé d'autres choix. Pourtant, l'image persistait : assise sur les genoux de ma tata Jeannette, je revoyais mes parents éperdument amoureux, dans la salle à manger de mes grands-parents,

cette pièce à la tapisserie fleurie dans laquelle nous n'allions que pour les grandes occasions.

Chaque année, la famille de ma mère se réunissait pour la fête de la mi-O. C'est en grandissant que je compris que c'était le 15 août et que dans la Normandie profonde, le mois d'août se raccourcissait en une voyelle fermée, pour mon plus grand plaisir malgré mon interdiction de parler patois chez mes grands-parents.

Tout est une question de place du s.  
Patois. Pas toi.

Mon grand-père était si fier de nous voir, mon frère et moi, capables de hautes études. Sur son lit de mort, il m'avait demandé de tenir deux promesses : celle d'aller au bout de mes études, ce que je fis jusqu'à l'agrégation, et celle de garder le lien entre mes oncles et tantes, ce que je ne réussis pas malgré mes multiples tentatives.

Je parvins tout de même à m'interposer entre deux de mes oncles qui n'avaient rien

trouvé de plus spirituel que d'en venir aux mains le jour de la communion de ma cousine Suzette. Il faut dire que mes oncles et tantes maternels se déchiraient depuis le décès de mon grand-père : l'obstination étant plus forte que leur sens de la communication, ils se fâchèrent tous sauf ma mère qui sut toujours faire montre de bienveillance mais souffrit de cette situation. Elle fut toujours le cordon entre ses frères et sœurs à qui elle continua d'annoncer les bonnes et les moins bonnes nouvelles.

Pour ma part, il était compliqué de parler famille avec cette branche maternelle car je ne savais jamais qui était fâché avec qui. Même les douleurs insoutenables du décès de certains très jeunes cousins ne surent apaiser cet esprit coléreux et inflexible.

Mes oncles et tantes maternels s'étaient fâchés pour le partage des biens de leurs parents. La hargne entretenue depuis lors aurait pu faire croire que l'héritage se composait de tableaux de maîtres, de lingots

entassés au-dessus de la cheminée, de résidences secondaires disséminées aux quatre coins du globe.

Mais non, mes grands-parents ne roulaient pas en Lamborghini. Certes, ils ne roulaient plus en carriole, comme ils l'avaient fait pendant bien longtemps. L'ânesse chargée de la traction avait d'ailleurs marqué toute la famille par son caractère infect. Chaque matin, mon grand-père gérait la revêche Pomponne : avant de partir exercer son métier de menuisier dans son atelier et d'aller porter les produits de sa fabrication dans les fermes environnantes, c'est lui qui conduisait la carriole tirée par ce quéton rebelle puis aidait sa femme dans sa première tâche quotidienne, au pis des vaches.

Mais le soir, à l'heure de la traite, ma grand-mère se retrouvait seule et ne pouvait compter que sur ma mère pour affronter l'acariâtre Pomponne. Pendant que sa fille Hilda, du haut de ses dix ans, tenait d'une main prudente la corde de cette ânesse

spécialisée dans les ruades sévères, ma grand-mère harnachait la bête, installait le matériel puis s'emparait des rênes à la Ben-Hur. Nul n'était besoin de permis pour conduire mais il fallait tout de même s'accrocher : l'ânesse impétueuse n'attendait pas que chacun fût bien installé pour partir comme une folle. Alors, dès qu'elle avait lâché la corde libératrice de ce quéton excité, ma mère courait puis sautait avec agilité dans la carriole que ma grand-mère contrôlait avec peine.

C'était au temps où les enfants en rentrant de l'école ne s'installaient pas devant la télévision dans le canapé. D'ailleurs jamais je ne vis ce type d'objet confortable chez mes grands-parents. Des chaises et des bancs faisaient l'affaire car le soir, après une journée bien remplie, on ne zappait pas pour connaître la variété des programmes. La seule option appréciée était celle d'aller se coucher dans la perspective d'un réveil fort matinal.

Ma grand-mère avait toujours su qu'elle pouvait compter sur sa fille. Elle avait rapidement compris combien, toute petite déjà, Hilda était courageuse et méticuleuse. Pour l'entretien du potager, pour sarcler carottes et poireaux, il fallait une petite main soigneuse. Ma grand-mère répétait sans cesse que pour le jardin, il suffisait d'une seule main. Il fallait comprendre que sur ses huit enfants, la seule qu'elle voulait voir à ses côtés dans le jardin, c'était ma mère. Ceci expliqua sans doute que dans les années qui suivirent, ma mère continua d'apprécier le jardinage mais se spécialisa dans les fleurs, dégoûtée de ces heures de corvée passées à nettoyer l'immense jardin familial.

Quand la carriole fut enfin remisee, l'achat d'un véhicule motorisé révolutionna le quotidien de mes grands-parents. Pour eux, le cahier des charges de la 2CV préconisé par Michelin était parfait : une voiture qui pouvait transporter deux cultivateurs en sabots, 50 kg de pommes de terre, pas plus de

60 km sur les petites routes de campagne, c'était bien vu. C'est vrai que monter en sabots en Aston Martin pour emporter des œufs, c'était l'omelette assurée.

Ma grand-mère, elle, continua de se déplacer à vélo, bien incapable de conduire la 2CV. D'ailleurs, elle n'avait nul besoin d'apprendre car elle ne voyait pas l'intérêt d'aller au-delà des frontières fort réduites de sa petite commune. C'est mon grand-père qui se chargeait des courses à la ville car elle s'y refusait. Souvent, il l'encourageait à faire les magasins mais le regard de sa femme le stoppait immédiatement, car c'est elle qui tenait les cordons de la bourse. Les seuls commerçants dont elle avait réellement besoin se déplaçaient jusqu'en bas de l'immense cour et lui vendaient le poisson du vendredi ou l'épicerie qui complétaient ce que la ferme ne procurait pas. La petite boulangerie permettait même d'avoir du pain que mon grand-père cuisait régulièrement,

sous le regard intéressé de son fils Joseph qui plus tard reproduisit les mêmes gestes.

Les sabots de bois étaient usés jusqu'à ce qu'ils rendissent l'âme. L'achat d'une nouvelle blouse était un événement aussi rare que les aurores sur Uranus. Après tout, elle portait un *d'avant-té*<sup>3</sup> qui protégeait son *sarrau*<sup>4</sup> des éclaboussures de tout acabit. J'imagine les yeux de ma grand-mère si je lui avais raconté ses points communs avec Madame de Maintenon, qui finit par épouser secrètement Louis XIV : cette gouvernante des enfants illégitimes du roi avait connu pendant bien des années la misère. Elle se remémora longtemps cet humble *devant-soi* qu'elle portait alors sans rechigner. Après tout, ma grand-mère, protégée par son *devant-té*, avait elle aussi une immense cour, mais elle avait d'autres chats à fouetter que d'écrire des épigrammes ou de conter fleurette : elle y avait souvent le dos courbé,

---

<sup>3</sup> Un tablier

<sup>4</sup> Sa blouse

non pour saluer sa majesté mais pour arracher les mauvaises herbes. Les orties ne lui brûlaient plus les mains si endurcies depuis tant d'années. Plus tard, elle me conseilla de ne pas respirer en les cueillant, ce que je ne manque pas de faire, tout en me piquant malgré tout.

La coiffure de ma grand-mère était immuable : ses cheveux dont la coupe droite dépassait à peine le lobe des oreilles, étaient retenus par deux peignes dont l'absence de fantaisie confirmait qu'elle ne passait pas ses soirées avec Coco Chanel. Bien au contraire, au chant du coq, dès qu'elle posait le pied hors du lit, cette infatigable travailleuse allait à l'essentiel et ne passait que fort peu de temps dans la pièce qu'il était franchement excessif d'appeler la salle de bains. Nulle extravagance, nul achat superflu, le budget était très serré pour cette famille avec huit marmots.

L'une des raisons qui poussait mes grands-parents à mettre de l'argent de côté,

c'était la fin de l'année. Offrir une orange à Noël était l'assurance de voir leurs huit enfants heureux d'un tel présent aussi rare. Quand ces parents devinrent des grands-parents, ce furent les étrennes qu'ils distribuèrent avec plaisir à chacun de leurs petits, même s'ils étaient très nombreux. Au jour de l'an, avec un sourire entendu, ma grand-mère maternelle nous disait d'approcher du buffet. Puis elle ouvrait le cagibi sous l'escalier. C'est là qu'elle avait l'habitude de chercher la bouteille de calvados, celle avec la poire qui avait étonnamment réussi à passer par le goulot malgré ses rondeurs ou celle dans laquelle le chasseur de bois brandissait son fusil. Cette fois-ci, elle sortait du cagibi un tout autre trésor : une pièce de cinq francs qui nous émerveillait. Quel formidable cadeau ! Et nous avions conscience du sacrifice financier que ces étrennes représentaient, pour ces petites gens aux faibles revenus.

Pourtant, c'est pour le matériel de menuisier de mon grand-père, la maison et les « *piches* » que la famille finit par se déchirer. Par « *piches* », il faut comprendre dans le patois normand, les lopins de terre que mes grands-parents avaient acquis à force d'économies drastiques et qu'ils avaient conservés dans le seul but de les transmettre fièrement à leurs enfants. Ils auraient pu chercher à améliorer le confort très limité de leur maison mais ce n'était pas important à leurs yeux : ils préféraient transformer leurs deniers durement gagnés en terres.

Les *piches* n'étaient pas bien loin de la maison familiale, nous y allions à vélo. C'était le mode de transport le plus commode. Le soir, mes grands-parents m'emmenaient traire avec eux : je me retrouvais alors au milieu des bidons, dans la toute petite remorque accrochée à l'un des vélos.

Assise dans l'herbe, à distance de Marguerite et ses compagnes de champ, j'observais la dextérité de ces mains qui serraient le pis, le sens de l'équilibre de mes grands-parents, assis sur leur botte-cul, attentifs à tout mouvement suspect d'une patte maladroite. C'est qu'un accident de travail ne faisait pas partie du vocabulaire usuel en ces temps-là. Ma grand-mère paternelle en avait fait les frais, elle dont une raideur du visage trahissait un coup de patte reçu au moment de la traite. J'imagine combien l'arrêt fut de courte durée ou inexistant : ce petit bout de femme dut vite reprendre son travail et rapporter à la ferme les bidons, ployant sur le joug.

## 5.

S'il est un fil qui n'aurait bien dû ne servir qu'à étendre le linge, c'est bien celui qui se trouvait au fond de notre cour mitoyenne.

Pourtant, un jour, ma mère, convaincue d'avoir suffisamment observé la technique très assurée de son père ou de sa mère, décida de tuer elle-même un lapin que ma tata Pierrette avait dû lui donner sans avoir eu le temps d'accomplir le geste légal. Ma mère avait dû se montrer rassurante car enfin, un tout petit coup de bâton derrière les oreilles, et zou ! L'affaire était dans le sac.

Ma mère accrocha donc par les pattes arrière le lapin remuant sur le fil habitué à ne voir que nos vêtements fraîchement lavés. Elle se munit d'un bâton et asséna derrière les longues oreilles un coup franc digne d'un Platini aux heures glorieuses du football.

Le lapin gisait dans toute sa verticalité. Ma mère, armée d'un couteau, continua son ouvrage : motivée par ce premier geste réussi, elle commença l'opération dépiautage.

Je ne me souviens pas des étapes préliminaires mais seulement de ce moment précis : les mains de ma mère tiraient sur la peau du lapin, du haut vers le bas, et cette dernière se décollait comme un gant, sous le regard fier de son bourreau.

Soudain, la fierté se mua en horreur.

Sous mes yeux aussi exorbités que ceux du lapin, le corps immobile revint à la vie qu'il n'avait finalement pas perdue. Ma mère se mit à pousser des hurlements et m'envoya en catastrophe chercher le voisin. Émile dont le pied bot n'empêchait nulle agilité, accourut à l'aide de ma mère qui ne récidiva jamais et au secours de ce pauvre lapin qui aurait peut-être préféré finalement être mis vivant dans le four.

Cet épisode confirma que ma mère était devenue une véritable citadine, elle qui pourtant avait grandi à la ferme dans une petite commune située à quelques rares kilomètres de notre maison.

Comme ses frères qui ne parlaient jamais de la guerre d'Algérie, trop douloureuse, elle ne s'épanchait jamais sur son vécu de petite fille, sans doute parce que son origine paysanne la complexait alors qu'elle aurait dû en être fière, sans doute aussi parce que cette génération ne s'épanchait pas, ou si peu. Il me fallut attendre plus de cinquante ans pour qu'elle soulevât ce pan de sa vie. Les récits de son enfance confirmèrent que la vie paysanne ne passait pas toujours par la douceur.

Que dire de ce spécialiste des roubignoles qui passait à la ferme pour castrer les cochons ? Détenteur de ce geste ancestral exigé pour que la viande n'eût pas d'odeur infâme, il ne se souciait ni de la douleur animale ni de l'hygiène puisque les roupettes

escamotées violemment étaient ensuite jetées aux canards qui traînaient dans la cour. Ces volatiles mangeaient tout ce qui leur tombait sous le bec, y compris les pommes qui avaient fermenté quand était venu le temps de faire le cidre. Alors, la route n'était pas droite pour ces canards qui zigzaguaient joyeusement, aussi enivrés que s'ils avaient nagé dans un tonneau de cidre. Ma mère fut définitivement dégoûtée de la viande de canard quand elle en croisa un fort pressé, s'enfuyant au plus vite, loin du couteau assassin de mon grand-père : ses pattes étaient fort agiles mais un canard sans tête, ça ne peut tout de même pas aller bien loin. Il dut se résoudre à être bien mort et finalement cuisiné par ma grand-mère.

Ma mère tenait de sa marraine son surprenant prénom : Hilda. C'était déconcertant dans une famille où les prénoms de ses frères et sœurs étaient dans la lignée de la tradition normande de l'époque. S'il est vrai que j'étais étonnée d'un tel prénom dans

une famille peu encline à l'extravagance, j'appris aussi avec stupéfaction que ma grand-mère se prénomrait réellement Mauricette, contrairement à ce que j'avais cru pendant de nombreuses années. Jusqu'alors, j'étais persuadée qu'elle s'appelait Marguerite et je trouvais peu judicieux d'avoir donné ce prénom à l'une de leurs vaches, même si ces fermiers y étaient très attachés. Jamais je ne fis cet aveu surprenant.

Ma mère avait de ses études un souvenir de frustration : son père ne l'avait pas autorisée à continuer ses études et elle avait dû se contenter de son Certificat d'études. C'était le diplôme de la plupart de nos aînés, eux dont la vie active avait commencé très tôt à une époque où le travail était légion.

Ma mère était studieuse. C'est d'ailleurs grâce à son aide que son jeune frère Yvon avait réussi à décrocher le premier prix d'un concours à l'école. Elle avait eu cœur à le guider dans son cahier de vacances qui lui